

LA VISITE DES MONUMENTS DISPARUS

SÉBASTIEN WEBER

Recherches : Émilie Renoir-Sibler & Audrey Trimoreau — 2014

LA VISITE DES MONUMENTS DISPARUS

LE CHÂTEAU D'AUBILLY

L'INSTITUTEUR, *remontant la file des spectateurs.* – Hé là, attendez-moi ! Attendez-moi... Pfou... Bon. Je crois qu'on va s'arrêter ici, je crois que tout le monde est très fatigué et qu'il ne sert à rien de continuer comme ça. Et puis nous allons finir par tomber sur les lignes allemandes... Ce qui serait assez contre-productif, je crois... Regardez, là, cette porte, là... Je ne sais pas, mais il y a peut-être quelqu'un encore à l'intérieur qui pourra nous offrir l'asile pour la nuit – enfin, ce qu'il en reste. Et s'il n'y a personne, nous pourrions toujours essayer d'entrer pour nous reposer un peu en attendant qu'il fasse jour. Je frappe. (*L'instituteur frappe une fois, deux fois.*) Bon, on dirait qu'il n'y a personne... (*La porte s'ouvre dans un grand grincement.*) Ah !

LA GARDIENNE, *portant une lampe-tempête.* – Mais qu'est-ce que c'est que ce raffut ? Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites là ?

L'INSTITUTEUR. – Je... Je... Nous... Nous...

LA GARDIENNE, *regardant les spectateurs par dessus l'épaule de l'instituteur.* – Et eux, là, qui c'est ?

L'INSTITUTEUR. – C'est... Ce sont mes élèves... Nous sommes complètement perdus. Nous sommes épuisés...

LA GARDIENNE. – Perdus ?

L'INSTITUTEUR. – Hier à onze heures, la mairie a donné l'ordre d'évacuer le village, les Allemands arrivaient, nous avons eu à peine une demi-heure pour rassembler quelques affaires et nous sommes partis...

LA GARDIENNE. – D'où venez-vous ?

L'INSTITUTEUR. – De Fismes... Sur les routes, il y avait des milliers de personnes, un vrai capharnaüm. Et voilà qu'en chemin, nous avons été mitraillés ! Des soldats en embuscade – il y en avait plein. Ça tirait de partout, ça bombardait. La panique, la panique ! Tout le monde est parti dans tous les sens, et je me suis retrouvé avec ce groupe d'enfants. Heureusement, personne n'a été touché. la nuit tombait, nous avons avancé comme nous avons pu, et... Et nous n'avons pas la moindre idée de l'endroit où nous sommes...

LA GARDIENNE. – Eh bien vous êtes en plein milieu du champ de bataille. Allez, entrez, maintenant., vous n'allez pas rester dehors sous la pluie. Regardez-moi ces pauvres gamins ! Ah la la ! Entrez, entrez... Allez, allez, pressez-vous un peu, y a des Boches partout, tout autour, derrière les collines, derrière les arbres...

L'INSTITUTEUR. – Vous êtes notre sauveuse, Madame, je ne sais pas comment vous remercier...

LA GARDIENNE. – Commencez par essuyer vos pieds. C'est un château ici, pas une étable, et j'ai encore passé la journée à bâcher partout. C'est qu'il y a du monde. *(Descente des escaliers et arrivée*

dans le premier salon, le salon du tableau.) Faites attention où vous mettez les pieds. Bon. Où est-ce que je vais pouvoir vous caser ?

L'INSTITUTEUR. – Oh oui, pouvoir nous reposer un petit moment, c'est tout ce que nous demandons...

LA GARDIENNE. – Oui, eh bien, ce n'est pas gagné. Je n'ai aucune idée de l'endroit où je vais bien pouvoir vous fourrer... Attendez, attendez...

L'INSTITUTEUR. – Mais n'importe où, Madame, n'importe où. La première remise fera l'affaire...

LA GARDIENNE. – Une remise, une remise ? Mais vous n'y pensez pas ! Il y a trois remises au château, elles sont toutes occupées. Dans la première, c'est la roulante, dans la deuxième, les cuisiniers, dans la troisième, le coiffeur du colonel.

L'INSTITUTEUR. – N'importe où ailleurs, alors, ça n'a pas d'importance...

LA GARDIENNE. – Mais comme vous y allez, mon petit monsieur. N'importe où, n'importe où ! Vous vous croyez où ? Au château de Versailles ?

L'INSTITUTEUR. – Nous aurions marché autant que ça ?

LA GARDIENNE. – Vous êtes à Aubilly, au château d'Aubilly.

L'INSTITUTEUR. – Aubilly ? Ah oui, nous nous sommes vraiment trompés...

LA GARDIENNE. – Il a peut-être deux ailes comme Versailles, ce château, mais seulement vingt-sept chambres, deux salles à manger, trois salons, une bibliothèque, un bureau, un office,

deux cuisines, un pigeonnier, deux écuries, une penderie, deux débarras et un grenier, cent dix-sept fenêtres, seize escaliers, et là-dedans j'ai dû fourrer la moitié d'un régiment d'infanterie. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Hein ? Non, allez, taisez-vous, laissez-moi réfléchir...

L'INSTITUTEUR. – Mais...

LA GARDIENNE. – Chut ! La fruiterie ? Non, c'est bourré à craquer. La sellerie ? Combien êtes-vous ?... Non, vous étoufferiez... Le cellier ? Oui – ah, mais non, mais non, les chiens de déminage, évidemment les chiens de déminage...

L'INSTITUTEUR. – Le grenier ?

LA GARDIENNE. – Mais non, bien sûr que non, il y a déjà deux cents poilus qui ronflent...

L'INSTITUTEUR. – Vous avez parlé d'une bibliothèque, peut-être...

LA GARDIENNE. – La bibliothèque ? Mais vous n'y pensez pas ? Le docteur Koploklopsi y opère les blessés.

L'INSTITUTEUR. – Ah, parce qu'il y a un...

LA GARDIENNE. – Mais oui, bien sûr, il y a un hôpital, bien sûr, c'est la guerre, il y a des blessés, il faut bien les soigner, non, hein ?

L'INSTITUTEUR. – Mais... mais... mais... bien sûr, je...

LA GARDIENNE. – Quand je pense à ce qu'était ce château avant la guerre ! Une merveille, un havre de douceur, un paradis ! Vous m'entendez ? Un paradis. Nom de Dieu de Chleuhs de sales Boches de Prussiens de Fridolins de bouffeur de saucisses ! Tenez, derrière vous, là, contre le mur, vous voyez ?

L'INSTITUTEUR. – Euh, non, non, je...

LA GARDIENNE. – Contre le mur.

L'INSTITUTEUR. – Euh, non, vraiment...

LA GARDIENNE. – Eh bien, c'est normal, il n'y a plus rien.

L'INSTITUTEUR. – Ah, et...

LA GARDIENNE. – C'est les Boches ! Des barbares, les Boches. Ils ont tout pillé. En 14. Tout. Tout pillé. Tout brûlé. Des vandales. Là, contre le mur, là, regardez, quatre chaises en acajou, la perfection, des bijoux, tendues de velours cramoisi, des merveilles qu'on osait pas s'asseoir dessus. Ils ont fait du feu dans le cheminée avec. Vous vous rendez compte ? De chaises en acajou !

L'INSTITUTEUR. – Oui, oui, bien sûr, oui...

LA GARDIENNE. – Et là ! Un baromètre, le baromètre de Monsieur le Baron, tout sculpté, tout doré, un petit trésor, Louis XV. Monsieur le Baron, jamais le nez dehors sans y jeter un œil, hein – croyez-moi qu'il y tenait. Et hop, empoché par les Fritz ! Le lustre, pareil. Les commodes, les secrétaires, les canapés, les coiffeuses, tout ! Les draps, même, tenez, les draps, les taies d'oreiller, les dessus de lit, tout. Je ne vous parle pas de la cave. 5 000 francs de vin qu'ils ont bu, ces cochons. 5 000 francs, vous m'entendez ?

L'INSTITUTEUR. – Oui, parfaitement, mais...

LA GARDIENNE. – Ils ne respectent rien. Regardez là.

L'INSTITUTEUR. – Je... Nous...

LA GARDIENNE. – Là, je vous dis ! Vous voyez... Ah, les chiens, les gueux, les gorets ! Un tableau de Largillière. Largillière ! Le portrait de Madame Lelarge et Madame Guinaumont !

L'INSTITUTEUR. – Les... Les Boches...

LA GARDIENNE. – Ha ha, ben non, justement !

L'INSTITUTEUR. – Ah ?

LA GARDIENNE. – À Paris, il est. En sécurité. Non mais !

L'INSTITUTEUR. – Oui, euh, et, euh, pour, euh, vous...

LA GARDIENNE. – Quoi ? Ça ne vous intéresse pas, l'histoire du château ? Vous toquez chez les gens en pleine nuit, en pleine guerre, et vous ne vous donnez même pas la peine de vous intéresser à vos hôtes ? Ah, elle est belle, la France !

L'INSTITUTEUR. – Mais...

LA GARDIENNE. – Oh, ça va, j'ai compris, vous voulez dormir, très bien, il n'y a que ça qui vous intéresse, très bien. (*Regardant les spectateurs.*) C'est vrai que ces petits anges ont l'air épuisés. Bon, attendez, attendez... Attendez – taisez-vous – taisez-vous. (*Elle réfléchit.*) Oui, bon, ça y est, je crois savoir – taisez-vous. Je vais aller voir. Vous, vous m'attendez là-bas.

L'INSTITUTEUR. – Là-bas ?

LA GARDIENNE. – Oui, là-bas. Là-bas, c'est pas compliqué.

L'INSTITUTEUR. – Euh...

LA GARDIENNE. – Vous longez le couloir, vous prenez à droite, c'est la deuxième porte sur votre droite. Et vous ne touchez à rien, hein ? Et pas un bruit !

L'INSTITUTEUR. – Oui, mais...

LA GARDIENNE. – Tout droit, à droite, deuxième porte à droite. Je reviens.

Exit la gardienne.

L'INSTITUTEUR. – Bon, eh bien, essayons d'y aller... Ce doit être par ici. Restons groupés... (*Le groupe se déplace jusqu'à entrer dans la salle de billard.*) Nous ferions mieux de nous asseoir en attendant.

*Les spectateurs s'assoient. L'instituteur souffle sa chandelle.
Un temps. Le colonel Garcin craque une allumette et allume
une, puis deux bougies, éclairant le général Burgaux ainsi
qu'une carte d'état-major.*

BURGAUX, *se réveillant en sursaut*. – J'ai dû m'assoupir.

GARCIN. – Excusez-moi, mon Général.

BURGAUX. – Ce n'est rien. Nous avons encore du travail. Servez-nous un verre de cognac, voulez-vous. Quelles sont les nouvelles ?

GARCIN, *servant le cognac*. – Ludendorff a progressé tout le jour. Il vise Épernay, encore et encore.

BURGAUX. – Et Châlons. Il veut nous couper de la Meuse. Vous savez comment ils ont appelé leur offensive ? Friedensturm, l'offensive pour la paix ! Ah, ils ne manquent pas d'air ! Il paraît qu'ils sont épuisés. Et pas seulement leurs troupes, les civils aussi. Le moral est au plus bas. On meurt de faim à Berlin – c'est vous dire. Si Ludendorff et Hidenburg perdent cette bataille-là, leur pays se décompose. Fameux, ce cognac.

GARCIN. – Vous croyez, mon Général ?

BURGAUX. – Ah, oui, fameux, je m’y connais – goûtez-le.

GARCIN. – Je voulais dire, les Allemands, mon Général, vous croyez que...

BURGAUX. – Ah, les Allemands, les Allemands... On ne sait jamais avec les Allemands, mais là, ils sont exsangues, ils ne tiennent plus debout que par habitude. Vous avez vu le soulagement de ceux qu’on a fait prisonniers ? Des cadavres ambulants. Et puis les rouges s’agitent, depuis cette révolution, là, en Russie. Des grèves, des désertions, des manifestations. Ça ne tient plus que par des bouts de ficelle, tout ça, croyez-moi. Tout ça va finir par s’effondrer. Je ne voudrais pas être Allemand quand ça se cassera la figure pour de bon. Bon, voyons un peu la situation. *(Garcin éclaire la carte d’état-major piquée de drapeaux de position. La carte montre le secteur qui encadre Gueux au nord-est, Savigny au nord-ouest, Ville-en-Tardenois au sud-ouest et Sermier au sud-est. Montrant Aubilly.)* Nous sommes ici, au point de jonction avec la 19^e division anglaise. Les 75^e, 76^e et 90^e d’infanterie sont ici, en première ligne *(de l’ouest de Nanteuil à Bligny)*, la brigade Salerno et le 89^e d’infanterie constituent la réserve. Bien. Vous savez comment il appelle notre zone, l’Abricotti, là ?

GARCIN. – Vous voulez dire le général Albricci, mon Général ?

BURGAUX. – Oui, Albricci, Abricotti... Il l’appelle la porte sacrée de la France. Un sacré sens de la formule, non ? M’étonnerait pas qu’il cherche à se faire naturaliser, celui-là. *(Remontrant la ligne de front.)* Vous voyez, Garcin, l’idée de Pétain était bonne : on les laisse s’enfoncer, leur ligne de front s’étend, ils finissent par

s'arrêter faute de pouvoir fournir l'effort de poursuivre. On dispose ici et là des poches de résistances, on les épuise, et pendant ce temps-là, les troupes américaines arrivent. Combien, déjà ?

GARCIN. – Trois-cent milles hommes arrivent tous les mois.

BURGAUX. – Excellent. Non, non, la seule possibilité d'Hidenburg et Ludendorff, c'est d'attaquer encore, de tenter la percée. Tenez, ça nous pend au nez. Mais là, pouf, ils vont tomber dans le vide.

GARCIN. – Le vide, mon Général ?

BURGAUX. – Mais oui. Ils vont jeter leurs dernières forces dans une offensive gigantesque...

GARCIN. – Comme en mai ?

BURGAUX. – Comme en mai, mais avec un mois d'épuisement en plus. Et nous, nous les cueillons, nous les tirons comme des lapins.

GARCIN. – Comme des lapins, mon Général.

BURGAUX. – Leurs pertes, à combien s'élèvent-elles ?

GARCIN. – Deux millions d'hommes peut-être, mon Général.

BURGAUX. – Mais non ! Leurs pertes depuis l'offensive de mai !

GARCIN. – Deux-cents mille hommes approximativement, mon Général.

BURGAUX. – Fort bien. Et les nôtres ?

GARCIN. – Cent, cent dix mille.

BURGAUX. – Eh bien, vous voyez, ils sont cuits. Combien ont-ils perdu pour Saint Euphrase ?

GARCIN. – Euh, sept mille, je crois, quelque chose comme ça.

BURGAUX. – Et nous quatre mille. C'est mathématique. Ils paniquent, ils gaspillent. Nous les tenons.

GARCIN. – Oui, mon Général.

BURGAUX. – En attendant (*– pointant Aubilly du doigt –*), ici, c'est cuit.

GARCIN. – Ici, mon Général ?

BURGAUX. – Oui, et c'est imminent. Après-demain, peut-être même demain.

GARCIN. – Voulez dire ici, ici, mon Général ?

BURGAUX. – Oui, ici, ici même, là, ici. Ils n'ont pas d'autre choix. Il faut qu'ils attaquent. Et on est pile en dedans. (*Montrant Bouleuse.*) Ça brûle déjà à Méry, à Chambrecy, à Bligny, à Bouleuse...

GARCIN. – Bouleuse ? C'est à moins d'un kilomètre, mon Général !

BURGAUX. – Oui, un kilomètre. Ça se trouve, ils sont là dans deux heures !

GARCIN. – Dans deux heures, mon Général ? Mais il faut évacuer !

BURGAUX. – Mais je vous blague, Garcin, je vous blague. Ha ha ha ! Ah, ça vous change du bureau des affectations, hein ?

GARCIN. – Non, mon Général, c'est simplement que...

BURGAUX. – Un kilomètre, ça fait toujours mille mètres, pensez-y, Garcin. Rien ne presse ! Ils dorment, les Allemands, à cette heure-ci.

GARCIN. – Vous croyez, mon Général ?

BURGAUX. – Mais oui, mais oui. Une bataille de mouvement, pensez, ils n'ont plus l'habitude, ils ont les pieds en compote. Après quatre ans à jouer aux cartes dans les tranchées, tout cet exercice au grand air, ils sont vidés. (*L'instituteur, assoupi, émet un ronflement. Tendant l'oreille.*) Tenez, je peux presque les entendre ronfler...

GARCIN, *avisant l'instituteur qui s'est assoupi et le braquant de son arme.* – Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? (*Braquant les spectateurs.*) Et vous ? (*À Burgaux.*) Des espions, mon Général !

L'INSTITUTEUR, *réveillé.* – Ah ! Mais je, mais nous, mais non...

Entre la gardienne.

GARCIN. – Qui va là ?

LA GARDIENNE. – C'est moi, c'est moi, Colonel, Octavine, la gardienne.

BURGAUX. – Qui sont tous ces gens, Octavine ?

LA GARDIENNE. – Ah, des malheureux, Général, rien que des malheureux. Évacués de Fismes. Complètement perdus. (*À l'instituteur.*) Je vous avais dit de ne pas faire de bruit !

L'INSTITUTEUR. – Ah, mais je, mais nous...

LA GARDIENNE, *à Burgaux.* – Je vous en débarrasse, Général. Je vais les mettre dans les combles.

Burgaux. — C'est ça, et vite fait. Débarrassez-nous le plancher de ces civils.

LA GARDIENNE, *à l'instituteur.* — Allez, allez, on se dépêche. *(Ils sortent et se dirigent vers les combles. À l'instituteur.)* Mais enfin, qu'est-ce qui vous a pris ? Aller déranger le Général en plein travail ! Vous êtes complètement fou ! Il aurait pu vous faire passer par les armes pour espionnage et vous auriez la mort de ces malheureux sur la conscience.

L'INSTITUTEUR. — Mais, madame, je vous assure, c'est une méprise ! Nous nous étions installés tout simplement pour vous attendre et voilà qu'à ce moment-là...

LA GARDIENNE. — Oh, taisez-vous donc un peu. *(Designant le mur sans s'arrêter.)* Tenez, là, voyez, il y avait une pendule de toute beauté. Salauds de Boches. Allez, on se presse un peu.

L'INSTITUTEUR. — Vous nous avez trouvé une petite place, alors ? C'est vraiment très gentil de votre part, je...

LA GARDIENNE, *désignant un mur.* — Même les rideaux ! Ah, non mais vraiment, quelle engeance les Chleuhs. *(S'arrêtant.)* Vous voulez que je vous dise ?

L'INSTITUTEUR. — Euh...

LA GARDIENNE. — Eh bien, je vais vous le dire quand même ! Les Chleuhs...

L'INSTITUTEUR. — Oui ? *(Sœur Marthe fait irruption.)* Ah !

SŒUR MARTHE. — Vite ! Vite !

LA GARDIENNE. — Que se passe-t-il, sœur Marthe ?

SŒUR MARTHE. – C'est Morin, il fait une hémorragie ! Vite, allez prévenir le docteur Koploklopsi !

LA GARDIENNE. – J'y cours !

SŒUR MARTHE, à l'instituteur. – Vous, venez m'aider, vite.

L'INSTITUTEUR. – Moi ?

SŒUR MARTHE. – Par ici, vite, entrez, entrez...

Les spectateurs entrent dans la salle d'opération. Morin est couché sur un lit roulant faiblement éclairé et geint en pissant le sang.

L'INSTITUTEUR. – Mais, ma sœur, je... Qu'est-ce que je...

SŒUR MARTHE. – Posez votre lanterne. (*L'instituteur pose sa lanterne. Sœur Marthe désigne l'abdomen de Morin.*) Là, regardez, là, il faut comprimer.

MORIN. – Ah, sœur Marthe, je vais y passer, je sens que je vais y passer...

SŒUR MARTHE, à Morin. – Ne dites pas de bêtises, Léon. (*À l'instituteur.*) Vous, appuyez là – ici, là –, avec les deux mains, fort, comme ça. (*À Morin.*) Le docteur Koploklopsi arrive dans une minute.

Sœur Marthe entreprend en toute hâte de préparer des instruments de chirurgie. L'instituteur appuie sur l'abdomen de Morin.

L'INSTITUTEUR. – Comme ça ?

Du sang jallit de l'abdomen.

MORIN. – Ah !

SŒUR MARTHE, *à l'instituteur.* – Non, un peu moins fort. (*À Morin.*) Tenez bon, Léon, tenez bon.

L'instituteur appuie moins fort ; du sang gicle moins haut.

MORIN. – Ah... Ah...

SŒUR MARTHE, *à l'instituteur.* – Oui, c'est bien, continuez comme ça, ne relâchez pas la pression.

L'INSTITUTEUR. – Vous êtes sûre ?

MORIN. – Ma sœur, ma sœur...

SŒUR MARTHE. – Calmez-vous vous, Léon, le docteur arrive...

MORIN. – Il faudra prévenir ma femme, ma mère, ma tante – mes deux tantes, mes deux tantes, oui les deux, n'oubliez pas...

SŒUR MARTHE, *tout en préparant une monstrueuse seringue.* – Taisez-vous, Léon, gardez votre souffle. Vous les préviendrez vous-même que vous êtes vivant. Vous allez vous en sortir. (*À l'instituteur.*) Ne relâchez pas la pression surtout. (*L'instituteur appuie – du sang gicle – Morin geint.*) Moins fort. (*L'instituteur appuie moins fort – du sang gicle moins fort – Morin geint moins fort.*) Plus fort. (*L'instituteur appuie plus fort – du sang gicle plus fort – Morin geint plus fort.*) Voilà.

Entre la gardienne, accompagnée du docteur Koploklopsi et du docteur Charmin, son jeune assistant.

KOPLOKLOPSKI, *à Morin.* – Morin, Morin, enfin, Morin, qu'est-ce qui vous arrive ?

MORIN. – Ah, docteur Koplo... Koplo...

KOPLOKLOPSKI. – Oui, oui, bon, bonjour Morin. (*À sœur Marthe.*) Alors ?

SŒUR MARTHE, *à part à Koploklopsi.* – C’est complètement...
Pfou ! Ah la la !

KOPLOKLOPSKI. – Ah... (*À l’instituteur.*) Bonjour, Monsieur... ?

*Échange de regards et de gestes entre sœur Marthe et
Koploklopsi signifiant que non, on ne sait pas qui sont
l’instituteur et les spectateurs.*

L’INSTITUTEUR, *à Morin.* – Bonjour. (*À sœur Marthe.*) Je continue d’appuyer, là ?

SŒUR MARTHE, *à l’instituteur.* – Oui. (*À Koploklopsi.*) Vous l’opérez, docteur ? (*L’instituteur appuie – du sang gicle – Morin geint. À l’instituteur.*) Moins fort.

KOPLOKLOPSKI. – L’opérer ? Non, non ! C’est mon anniversaire, aujourd’hui, figurez-vous.

SŒUR MARTHE. – Bon anniversaire, docteur.

L’INSTITUTEUR. – Bon anniversaire.

SŒUR MARTHE, *à l’instituteur.* – Plus fort.

L’INSTITUTEUR, *chantant plus fort.* – Bon anniversaire.

MORIN. – Ah... Bon anniver...

KOPLOKLOPSKI. – C’est mon anniversaire et j’étais précisément en train de le fêter... Un cognac, nom de Dieu, un de ces cognacs, une merveille ! Enfin, bon, bref, voilà. On a bien le droit de fêter son anniversaire une fois de temps en temps, non ?

MORIN. – Joyeux anniver...

SŒUR MARTHE, *à l’instituteur.* – Moins fort.

KOPLOKLOPSKI. – En bref, je ne suis pas en état. Je n'ai pas la main sûre... (*Il montre sa main tremblante.*) Et puis on manque de tout, ici. Même de lumière, et ma vue n'est plus ce qu'elle était. (*Il bigle.*) Charmin, (*– à Morin –*) c'est Charmin qui va s'occuper de vous, mon petit Morin. Vous allez voir, vous m'en direz des nouvelles.

MORIN. – Ah... Ah...

KOPLOKLOPSKI, *à Charmin.* – Allez, Charmin, n'ayez pas peur. Il y a bien une première fois à tout, non ? Et puis là, il faut faire vite, hein... (*À sœur Marthe.*) Sœur Marthe, passez-lui les gants. (*À l'instituteur.*) Et puis, vous, qui que vous soyez, continuez d'appuyer – vous appuyez très bien.

L'INSTITUTEUR. – Merci...

KOPLOKLOPSKI. – Allez, Charmin, à la guerre comme à la guerre, les mains dans le cambouis. Vous voyez, quand j'ai débuté, c'était comme ça. Les rayons X, on ne connaissait pas, non, non, on faisait tout à l'œil. Et même à tâtons des fois, à tâtons, oui, oui, comme je vous le dis. (*Regardant le travail de Charmin, qui a entrepris d'écarter la plaie abdominale. À sœur Marthe.*) Approchez la lumière, voulez-vous ? Oh la... Ouvrez plus... Ouvrez plus, Charmin, ouvrez, voilà, écarter un peu – on n'écartere jamais assez, il faut se mettre à l'aise pour bien travailler... Voyons... (*Une giclée de sang l'éclabousse. À l'instituteur.*) Eh bien dites donc, vous, arrêtez d'appuyer comme un sourd, ah ! Ouh la, ouh la la... C'est pas joli-joli, dites donc...

SŒUR MARTHE. – Docteur...

KOPLOKLPOSKI. – Quoi donc, ma sœur ?

SŒUR MARTHE, *à propos de Morin*. – Est-ce qu'il ne faut pas... l'endormir ?

KOPLOKLOPSKI. – Ah... Ah, oui, oui, oh pff, peut-être, si vous voulez...

SŒUR MARTHE, *à Morin, le piquant avec la seringue*. – Bonne nuit, monsieur Morin, à tout à l'heure.

MORIN. – Euh... Euh...

SŒUR MARTHE, *à l'instituteur*. – Vous pouvez arrêter d'appuyer.

L'instituteur s'écarte.

KOPLOKLOPSKI, *à Charmin*. – Alors, qu'est-ce qu'on a là-dedans, hein, hein, mon petit Charmin ? Qu'est-ce que c'est que ce truc, là ? Oui, ça... Faites voir... Mais sortez-le... Qu'est-ce que c'est que ce truc ? C'est en métal ? En bois ? Non ? Mais faites voir, écarter un peu, ouvrez, ouvrez, ouvrez, que Diable... Mais c'est souple ! N'est-ce pas que c'est souple, hein ? Qu'est-ce que c'est ?... Ah... Ah, ah ! Je sais ! Tirez, tirez ! Du cuir ! Une boucle ! Regardez, c'est sa ceinture ! Mais si, mais si ! Sa ceinture ! Elle lui est rentrée dans le ventre tout entière. Regardez, regardez, elle est tout enroulée. Dégagez le pancréas, Charmin – oui, comme ça – non, non, ça c'est la rate. Tournez – voilà. Sœur Marthe, tenez-lui le côlon, là, voilà, soulevez-le, oui, le gros – attention, ça glisse... Voilà. Maintenant, tirez, Charmin, tirez, tirez, tirez. Oh, la belle ceinture. Il sera content de la retrouver, elle est comme neuve. Posez ça, sœur Marthe, et puis remettez-lui une petite lichette de sang, là, hein. Comment ? Il n'y en a plus ? Ah... Bon, Charmin, il va falloir vous presser un peu, là, sinon vous allez le perdre. Oui, je sais, ce n'est pas idéal pour une

première fois, mais, hein, à la guerre comme à la guerre ! Bon, alors, sa ceinture ne lui est pas rentrée dans le ventre toute seule. Il y a quelque chose, forcément., hein, Charmin ? Déduction – ça fait partie du métier aussi, ça , la déduction. Déduction, méthode, opiniâtreté. Fouillez, fouillez un peu, touillez, là, remuez-moi tout ça – on trouve de tout dans le soldat moderne. (*À sœur Marthe.*) C'est comme aux galeries Lafayette, hein ! Ha ha ha ! (*Un temps.*) Bon, pardon. (*À Charmin.*) Là ! Là ! Regardez ! Vous l'avez loupé ! Regardez, sous l'estomac – non, non, à droite – à gauche – oui, oui, par là, par là, par là, non, non, oui, oui ! Vous l'avez ? Qu'est-ce que c'est ? C'est quoi ? C'est quoi, hein ? Sœur Marthe, épongez, voulez-vous ? Oh, ça, c'est un bel éclat de crapouillot où je ne m'y connais pas. Qu'est-ce que vous en dites, Charmin ? Du crapouillot – il s'est fait toucher par un de chez nous. Ah, ça arrive, qu'est-ce que vous voulez ? En tout cas, s'il y en a un, c'est qu'il y en a d'autres, ça va toujours par deux ou trois, ces éclats-là. Fouillez, fouillez, touillez, vous allez en dénicher d'autres, à tous les coups. Approchez la lanterne, sœur Marthe. Et cherchez bien – là, vous avez eu de la chance, c'est un gros morceau, mais je suis sûr que les autres sont plus petits. Ah, c'est sûr que c'est plus simple avec les rayons, mais, bon, hein, à la guerre comme à la guerre. Mon professeur préconisait de les chercher avec un pendule, voyez, comme ça, hop. Bon, vieille école, hein, mais c'était ingénieux... À défaut d'être efficace. Bon alors, vous trouvez ? Ah, vous n'êtes pas très dégourdi. Il faut y aller franchement, je vous l'ai toujours dit.

SŒUR MARTHE. – Docteur... Docteur...

KOPLOKLOPSKI, *à Charmin.* – C'est quand on hésite qu'on fait le plus de dégât. Vous n'avez jamais vidé un cochon, vous ? Eh

bien, c'est pareil. Il ne faut pas hésiter, sinon c'est la catastrophe. Tenez, ça me rappelle...

SŒUR MARTHE. – Docteur, docteur...

KOPLOKLOPSKI. – Qu'est-ce qu'il y a, sœur Marthe ?

SŒUR MARTHE. – Morin... Je crois qu'il...

KOPLOKLOPSKI. – Eh bien quoi ? Qu'est-ce qu'il a encore, Morin ? (*Constatant le décès de Morin.*) Ah ! Morin, Morin, Morin ! Rien dans le ventre ! (*Un temps. À Charmin qui porte un monticule d'organes.*) Eh bien, posez tout ça, vous, là... Ça ne sert plus à rien. Ah la la... Mais bon, mais bon, mais bon, attendez. On ne va pas rester sur échec. Pas la première fois. Hein ? Ça vous traumatiserait, vous ne seriez plus jamais bon à rien. Non, non, non. Sœur Marthe...

SŒUR MARTHE. – Oui, docteur ?

KOPLOKLOPSKI. – Allez nous en chercher un autre. Un plus costaud, un moins blessé. Allez, allez...

SŒUR MARTHE. – Bon, bien, docteur... N'importe lequel ?

KOPLOKLOPSKI, à sœur Marthe. – Oui, oui, le premier qui vous tombe sous la main. Tenez, prenez un Anglais. (*Exit sœur Marthe.*) C'est très bien, les Anglais – (*à Charmin* –) vous allez voir, Charmin. Mais allons, ne déprimez pas, mon vieux, ça arrive à tout le monde. Allez, allez, allez, allons boire un verre, hein. Et puis on s'y remet juste après, dans la foulée – on ne reste pas sur un échec, il ne faut pas. Venez.

Exeunt Koploploski et Charmin.

LA GARDIENNE, *à l'instituteur*. – Vous ne vous sentez pas bien ? Vous êtes d'une drôle de couleur. Bon, on y va. Juste un instant. (*La gardienne recouvre Morin d'un drap. Lui abaisse les paupières. Murmure quelques mots inaudibles. Souffle les chandelles laissées allumées par les toubibs et l'infirmière.*) Allez, sortons.

Apparition du fantôme au moment de sortir.

LA GARDIENNE. – Sœur Marthe, regardez !

SŒUR MARTHE. – Jésus, Marie, Joseph !

LA GARDIENNE. – C'est elle, c'est bien elle !

L'INSTITUTEUR. – Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que c'est que... Ah, mon Dieu ! On dirait un... un... un... qui flot... qui flotte !

LA GARDIENNE. – Chut ! Taisez-vous ! N'allez pas nous l'effrayer.

L'INSTITUTEUR. – Vous êtes en train de me demander de ne pas effrayer un fan... un fan-fan... un fan... ?

LA GARDIENNE. – Oui, surtout, ne l'effrayez pas ! Sœur Marthe, suivons-la. Cette fois-ci, ce pourrait être très grave, pour nous tous, pour tout le monde !

SŒUR MARTHE, *aux spectateurs*. – Allons, les enfants, venez, suivez-nous en silence. (*À l'instituteur.*) Et vous aussi, venez.

L'INSTITUTEUR. – Mais je ne veux pas, moi !

LA GARDIENNE. – Eh bien, restez ici.

L'INSTITUTEUR. – Tout seul ? Ah, mais non !

LA GARDIENNE. – Ah, de toute façon, nous allons au même endroit.

L'INSTITUTEUR. – Et où est-ce ? À la crypte ? Au cimetière ?

SŒUR MARTHE. – Au grenier...

Déplacement de tout le monde jusqu'aux combles, souligné de « Chut ! – Doucement ! – Ne l'effrayons pas... » et de la peur de l'instituteur.

LA GARDIENNE. – Disparue ! Elle a disparu !

SŒUR MARTHE. – Comme l'autre fois !

LA GARDIENNE, *aux spectateurs*. – Asseyez-vous. Je vous apporterai des couvertures tout à l'heure, pour que vous puissiez dormir. Mais pour le moment...

L'INSTITUTEUR. – Dormir ? Dans un château hanté ? Jamais de la vie ! Plutôt les soldats que les fantômes !

LA GARDIENNE. – À votre guise. La sortie est par là. Mais je vous préviens, (*– désignant les spectateurs –*) eux, ils restent ici. En sécurité.

SŒUR MARTHE. – À présent, plus un bruit.

L'INSTITUTEUR. – Pourquoi donc ?

LA GARDIENNE. – Nous attendons son retour...

L'INSTITUTEUR. – Le retour de qui ? Le retour du fan, du fan-fan... ?

LA GARDIENNE. – Le retour du fantôme !

L'INSTITUTEUR. – Ah, mais vous êtes folle !

LA GARDIENNE. – Chut ! Écoutez-moi très attentivement. Le spectre que vous avez vu n'est pas un fantôme ordinaire.

L'INSTITUTEUR. – Ah, parce qu'un fantôme peut être ordinaire, maintenant ?

LA GARDIENNE. – Attention, hein ! Ne faites pas de mauvais esprit. Non, ce n'est pas un fantôme ordinaire. Il s'agirait plutôt d'une banshee. Chacune de ses apparitions, tout au long des siècles, a annoncé un malheur...

L'INSTITUTEUR. – Comment ? Je ne comprends pas.

SŒUR MARTHE, *à l'instituteur*. – Écoutez ça. En 1772, le 19 novembre 1772, à onze heures du soir, elle est apparue à l'une des fenêtres de l'aile nord. Le lendemain, le matin, à cinq heures exactement, le meilleur ami du baron tombait de cheval et mourait sur le coup. Croyez-le. Elle ne se montre jamais en vain. Elle annonce toujours quelque chose de grave, quelque chose en rapport avec le château. Et cette chose a toujours lieu à cinq heures du matin.

LA GARDIENNE, *à l'instituteur*. – C'est pour ça que nous sommes montés ici.

SŒUR MARTHE, *à l'instituteur*. – Dans la salle de l'horloge...

LA GARDIENNE, *à l'instituteur*. – Vous n'entendez pas le tic-tac ?

SŒUR MARTHE. – Quand sonneront cinq heures...

LA GARDIENNE. – J'ai bien peur que...

SŒUR MARTHE, *à la gardienne*. – N'effrayons pas ces malheureux.

La gardienne, à sœur Marthe. — Vous avez raison.

L'INSTITUTEUR. — Je refuse de croire à ces sornettes !

LA GARDIENNE. — Des sornettes ?

SŒUR MARTHE. — Des sornettes ? Vous l'avez vu vous-même !

L'INSTITUTEUR. — Tout ce que j'ai vu, c'est une silhouette, nous l'avons tous vue, et je ne m'explique pas qu'elle ait semblé — comment dire ? — flotter au-dessus du sol, mais cela ne veut certainement pas dire que...

LA GARDIENNE. — Saviez-vous qu'autrefois, à la place de ce château il y avait une forteresse, une forteresse qui défendait la vallée ? C'était déjà la guerre, la guerre encore, mais contre les Anglais, celle-ci. Et saviez-vous que Gaucher de Châtillon, qui menait les armées du roi de France, préféra l'incendier plutôt que de la voir tomber aux mains de l'ennemi ?

L'INSTITUTEUR. — Non, je l'ignorais, mais je ne vois pas...

LA GARDIENNE. — Et saviez-vous qu'au cours de l'incendie une jeune fille mourut... ?

SŒUR MARTHE. — Une jeune fille innocente et pure...

LA GARDIENNE. — Elle s'appelait Isabelle...

SŒUR MARTHE. — Isabelle de Bois-Roman...

LA GARDIENNE. — Et elle préféra se jeter dans les flammes plutôt que d'abandonner la terre de ses ancêtres...

SŒUR MARTHE. — Et depuis, son esprit hante les lieux, avertissant ses occupants des malheurs qui les menacent...

L'INSTITUTEUR. – Oui, fort bien, c'est une fort belle histoire, mais...

LA GARDIENNE. – En 1348, elle annonce la peste noire... La moitié du château est emportée...

SŒUR MARTHE. – En 1613, elle apparaît, blanche et fatidique dans l'allée du jardin. La même nuit, les écuries prennent feu... Pendant la révolution, c'est tous les jours qu'on la voit...

LA GARDIENNE. – Et à chaque apparition, des morts, des destructions, des accidents... Parfois, on distingue à peine une ombre...

SŒUR MARTHE. – Et parfois, elle est si visible qu'on se croit en présence d'une personne vivante, de chair et d'os...

LA GARDIENNE. – Je travaille au château depuis... bien des années... C'est la quatrième fois, qu'elle se manifeste en ma présence... La noyade dans l'étang, le charpentier qui tombe du toit, monsieur l'abbé qui se brise les reins dans les escaliers... Mais je ne l'avais jamais vue si...

SŒUR MARTHE. – Si proche...

LA GARDIENNE. – Si réelle ! Vous avez remarqué à quel point l'expression de son visage était...

SŒUR MARTHE. – Désespérée !

LA GARDIENNE. – Désespérée, oui...

Un temps.

SŒUR MARTHE. – Quelle heure est-il ?

LA GARDIENNE. – Cinq heures moins cinq.

L'INSTITUTEUR. – Mais si vraiment... Si ce que vous dites est vrai, alors, ne faudrait-il pas mieux... nous... nous sauver ?

SŒUR MARTHE. – Nous n'avons aucun moyen de savoir ce qu'elle va annoncer.

LA GARDIENNE. – Et quant à nous sauver, vous avez l'air d'avoir oublié que les Allemands sont à moins d'un kilomètre d'ici. Non. Il n'y a plus qu'à attendre.

SŒUR MARTHE. – Et à prier.

Marthe et la gardienne entrent en prière.

L'INSTITUTEUR. – Il est cinq heures moins une.

LA GARDIENNE. – Chut ! Priez !

SŒUR MARTHE. – Priez, mon pauvre ami.

L'INSTITUTEUR. – Et les caves ? Il y a bien des caves au château ? On pourrait trouver refuge dans les caves ? Non ? C'est une bonne idée, ça, non ?

LA GARDIENNE. – Trop tard...

L'horloge sonne cinq coups.

SŒUR MARTHE. – Je vais voir à la fenêtre !

LA GARDIENNE. – Faites attention.

La gardienne va dans l'escalier.

L'INSTITUTEUR. – Oh, mais, la la, pauvre de nous...

SŒUR MARTHE. – Je ne vois rien...

LA GARDIENNE. – Rien ? Rien du tout ? Pas de lueur d'incendie ? Pas un mouvement ?

SŒUR MARTHE. – Non, rien, pas le moindre mouvement, pas la plus petite lueur..

L'INSTITUTEUR. – Ouf !... Eh ben, dites donc, il n'est pas très fiable, votre fantôme. Bon, hein, je pense qu'après toutes ces émotions, nous avons mérité un bon petit somme, n'est-ce pas ?

Énorme bruit d'explosion.

SŒUR MARTHE. – Les Allemands ! Ils bombardent ! Ils bombardent le château !

LA GARDIENNE. – Ah, les sales Boches de Chleuhs de Fridolins !

Explosions de plus en plus fortes, de plus en plus proches et, finalement, là.

